

reur, qui lui fit un salut respectueux, il lui tourna un petit compliment fort convenable à son caractère et à son âge.

“ Monsieur le curé, lui répondit Napoléon, j'ai appris que vous étiez bon joueur d'échecs, je ne serai pas fâché d'essayer ma force contre la vôtre. Voyons, mettez-vous là et conduisez-vous en brave champion, ne me ménagez pas si je fais quelque faute.

— Eh ! eh ! Sire, autrefois je savais jouer ce jeu passablement, répondit le vieux pasteur ; mais aujourd'hui je suis un peu rouillé : quand on n'exerce pas un art, on devient incapable.

— Oh ! ce jeu-là n'est pas un art, c'est une science véritable. Allons, allons, tout rouillé que vous prétendez être, vous me faites l'effet de ne point avoir oublié vos succès d'autrefois. Voyons à qui commencera. ”

Le curé prit place en face de l'Empereur, Napoléon fouilla dans la poche de sa veste, en tira quelques pièces de 20 francs. en mit une sur la table en disant : “ Il faut intéresser un peu le jeu, mais il ne faut pas le brûler ; nous allons seulement jouer 20 francs en six trous. ” Le vieux prêtre s'était mis aussi en devoir de tirer de la poche de sa soutane une bourse assez maigre ; mais quand il vit la pièce d'or de l'Empereur, il ouvrit de grands yeux, et dit, peut-être pour s'excuser de jouer si gros jeu car il n'était ni joueur, ni riche :

“ Sire, il me semble que c'est beaucoup d'argent. ”

Mais Napoléon alla au devant de la confiance du vieillard, et lui répondit de sa voix la plus affectueuse : “ Monsieur le curé, votre argent est le patrimoine des pauvres et je ne voudrais pas que vous en risquassiez la plus légère partie au jeu. Vous allez vous mettre de moitié avec Duroc (il désigna le grand maréchal), et votre mise sociale sera parfaitement égale, puisque vous apporterez, vous votre talent, et lui son argent.

— Mais, Sire, repartit le prêtre, monseigneur le grand maréchal n'a peut-être pas de mon talent une si bonne opinion que Votre Majesté ; lui qui a l'honneur d'être votre compagnon de périls, doit savoir mieux que personne que vos adversaires ne triomphent jamais. ”

Cette louange amenée naturellement et débitée avec une bonhomie parfaite flatta plus Napoléon que tous les discours de Fontanes. “ Monsieur le curé, répondit-il en souriant, moi et Duroc sommes vos paroissiens en ce moment. Ne nous gênez ni l'un ni l'autre. ” Le jeu commença. Le puissant Empereur en vint aux mains avec le modeste curé, et ce fut un piquant spectacle de voir le grand capitaine, alors dans tout l'éclat d'une gloire que rien ne semblait devoir obscurcir, en tête-à-tête devant un échiquier avec un pauvre prêtre. Celui qui pouvait à un signe de son épée, faire marcher un demi-million d'hommes d'une extrémité de l'Europe à l'autre, méditait profondément la marche de quelques cavaliers, dont un coup déterminait le déplacement, et il avait pour rival, sur cet innocent champ de bataille, un bon et respectable vieillard.